

# Scott Ritter : les missiles iraniens frappent une base US en Jordanie, aéroport saoudien touché

Scott Ritter, ancien inspecteur des Nations unies pour les armes et officier du renseignement du Corps des Marines, analyse l'escalade massive de la guerre en Iran alors que le Yémen entre dans un nouveau conflit avec une incursion saoudienne soutenue par les États-Unis, et que l'Iran riposte violemment après que Trump a déclaré la guerre à la suite du troisième jour de frappes du CENTCOM. <https://scottritter.substack.com/> AIMEZ la vidéo et abonnez-vous pour plus d'analyses géopolitiques approfondies Partagez vos réflexions dans les commentaires ci-dessous ! Soutenez la chaîne : Patreon : <https://www.patreon.com/dannyhaiphong> ABONNEZ-VOUS SUR RUMBLE : Rumble : <https://rumble.com/c/DannyHaiphong> Suivez-moi sur les réseaux sociaux : Twitter : <https://twitter.com/DannyHaiphong> Telegram : <https://t.me/DannyHaiphong> Soutenez la chaîne d'autres manières : <https://www.buymeacoffee.com/dannyhaiphong> Substack : [chroniclesofhaiphong.substack.com](https://chroniclesofhaiphong.substack.com) Cashapp : \$Dhaiphong Venmo : @dannyH2020 Paypal : <https://paypal.me/spiritho> #iranwar #iran #trump

## #Danny

Bienvenue à nouveau dans l'émission, tout le monde. Comme vous pouvez le voir, je suis accompagné de Scott Ritter pour analyser les dernières nouvelles. On commence par la Jordanie, où cinq missiles balistiques ont atteint leur cible. Ces missiles ont été tirés par l'Iran dans la nuit, en représailles à ce que les États-Unis ont ordonné : une campagne de bombardements de cinq heures le long de la côte sud de l'Iran, autour du détroit d'Ormuz. L'Iran a également visé des bases et du matériel militaire américains dans toute la région — au Bahreïn, au Koweït, et aussi dans le détroit d'Ormuz — où deux superpétroliers des Émirats arabes unis ont été touchés par les forces iraniennes, qui affirment avoir été trompées par les États-Unis pour traverser le détroit avec leurs transpondeurs éteints.

Et maintenant, le Yémen est aussi entré en guerre, après que l'Arabie saoudite, avec la bénédiction de Trump, a bombardé l'aéroport international de Sanaa. Le Yémen a réagi en annonçant ce qu'ils appellent un blocus aérien total, et ils ont frappé, si je ne me trompe pas, un aéroport international en Arabie saoudite également. Alors, avec ces dernières informations, Scott, je voulais te passer la parole. Depuis notre dernière conversation, la guerre s'est nettement intensifiée. Qu'est-ce que tu penses, en particulier, des frappes américaines, de la manière dont l'Iran a réagi jusqu'à présent, et de la situation actuelle ?

## #Scott Ritter

Eh bien, l'une des choses intéressantes, c'est qu'on ne sait pas vraiment ce que les États-Unis bombardent. Vous voyez, les États-Unis ne publient pas de rapport quotidien du genre : on a frappé telle base de missiles, puis telle autre, et encore telle autre. On entend simplement dire que des cibles ont été touchées dans la région de Bandar Abbas, dans celle de Chabahar, et ainsi de suite. Et du côté iranien, on a l'impression qu'ils ne sont pas particulièrement perturbés par ces attaques. Ce qui, pour moi, veut dire que les États-Unis ont épuisé leur liste de cibles. En fait, on ne sait même pas pourquoi ils bombardent. Quel est le but ? Quel est l'objectif de cette campagne de bombardements ? Est-ce que c'est pour affaiblir la capacité de l'Iran en matière de missiles balistiques ? Eh bien, on vient justement de voir que les Iraniens continuent de lancer et de frapper des cibles comme ils le veulent.

Donc... encore une fois, les données sont incomplètes, et il faut l'accepter. C'est toujours difficile de faire une analyse parfaite, quelles que soient les circonstances. Mais avec des données incomplètes, tout ça ressemble plutôt à une mise en scène, un jeu d'intimidation de la part des États-Unis. Pourquoi je dis ça ? Eh bien, on sait que la campagne de trente-neuf jours a pratiquement épuisé les stocks américains d'armes de frappe à longue portée, ainsi que, vous savez, les intercepteurs de missiles balistiques avancés capables, en théorie, d'intercepter des missiles iraniens. Maintenant, les États-Unis ont profité de la pause depuis, je crois, le huit avril, non seulement pour refaire leurs réserves de pétrole — ce que J.D. Vance a reconnu ouvertement — mais aussi pour admettre que le protocole d'accord n'était qu'un mensonge, qu'ils l'ont signé parce qu'ils étaient à court de pétrole.

On avait besoin de plus de pétrole. Mais on n'avait plus de munitions non plus. Les gens, vous savez, doivent se poser la question : pourquoi on a arrêté la guerre au moment où on l'a fait ? Parce qu'avant le cessez-le-feu, Donald Trump disait : on va les bombarder pour toujours, on va les faire exploser, c'est la fin de la civilisation iranienne, tout est fini, et ainsi de suite. Et puis, tout à coup, c'est : non, on signe un protocole d'accord. Alors, il a dit que c'était parce que... enfin, Trump, parfois, il est étonnamment franc... il a dit qu'il n'avait pas eu le choix, qu'il avait dû signer ce protocole parce qu'on n'avait plus de pétrole. Il fallait le faire. Ce qui veut dire, en quelque sorte, qu'on a perdu. Il faut garder ça en tête. Et l'autre raison, c'est qu'on n'avait plus de munitions.

On n'avait pas la capacité de tenir ce combat sur la durée. Alors quand on regarde la situation aujourd'hui, Donald Trump dit qu'on va tenir trois semaines. À mon avis, trois semaines, c'est à peu près le maximum qu'on ait en munitions. Vingt et un jours, et après, on n'a plus rien. On revient exactement au point de départ. Et ce n'est pas tout. On voit maintenant la pression qui s'exerce sur les marchés pétroliers, avec les Iraniens qui ferment le détroit d'Ormuz, et peut-être aussi Bab el-Mandeb. Vous avez remarqué, je l'ai bien prononcé — j'apprends —, fermé par les Houthis. Apparemment, ils gardent ça en réserve. Ils ne jouent pas toutes leurs cartes d'un coup. Mais le fait est que la dynamique qui avait poussé Donald Trump à demander un cessez-le-feu en avril est toujours là aujourd'hui. Rien n'a changé.

Je ne sais pas ce qu'il pense réussir en recommençant... C'était Einstein, je crois, qui disait que la folie, c'est de faire sans cesse la même chose en espérant un résultat différent. Eh bien, nous voilà, en train de refaire la même chose, mais en moins bien encore. On n'y va même pas aussi fort que la première fois, et pourtant on s'attend à un résultat différent. La seule différence ici... et encore, c'est toujours difficile d'évaluer quoi que ce soit que fasse Donald Trump, parce que, comme les Russes l'ont dit, il est émotionnellement instable. Et comme d'autres l'ont dit, il est tout simplement complètement cinglé. C'est difficile d'avoir de la prévisibilité avec une personnalité et un esprit aussi imprévisibles.

Mais c'était fascinant de l'entendre dire que les Iraniens n'avaient pas le droit de faire payer quoi que ce soit pour le passage dans le détroit d'Ormuz. Et maintenant, il dit : « C'est moi qui prends le contrôle du détroit d'Ormuz. » Mais non. Il ne le fait pas. Il ne peut pas. Il n'en a pas la capacité. Et quand moi je le ferai, même si on sait qu'il ne peut pas, puisqu'il n'en a pas la capacité, je vais faire payer, quoi, une surtaxe de vingt pour cent à chaque navire qui passe. Donc, en un instant, il a complètement légitimé le modèle économique iranien — le modèle qu'il avait pourtant rejeté auparavant. Il n'y aura pas de paiements, mais il vient de le légitimer. Encore une fois, c'est fou, mais malin. Je pense qu'il a fait ça exprès, parce que, selon moi, ce qu'il cherche maintenant — c'est sa porte de sortie politique — c'est une résolution finale qui donne aux États-Unis une part dans le jeu.

Je veux dire, vingt pour cent, c'est... enfin, c'est juste un agent immobilier new-yorkais qui arrive avec une proposition absurde, et ensuite, ça se négociera à la baisse. C'est au moins son plan. Mais je pense que ce qu'il cherche vraiment, c'est à ramener Oman dans le jeu avec l'Iran pour... je vais utiliser un grand mot, que j'emploie peut-être mal... bifurquer le contrôle du détroit. Même si, au final, l'Iran imposera totalement sa volonté. Il y aura deux passages, comme avant. Souvenez-vous, Oman contrôlait le passage sud, et l'Iran l'autre. Et il y aura une collecte conjointe des droits de passage, et Trump prendra un pourcentage de la part omanaise, puis il proclamera sa victoire. Parce que c'est la seule chose qui ait un sens ici. Il n'y a littéralement aucune autre issue.

Il peut larguer des bombes, et il le fera sur les sites nucléaires iraniens, juste pour marquer le coup. Mais il n'a pas d'autre issue. Il lui faut une sortie politique. Parce que voilà le problème : on a perdu la guerre, et on ne va pas la gagner. Mais la guerre, c'est une extension de la politique, autrement. Donc, si on arrive à présenter les choses d'une manière qui crée une perception — parce que la perception finit par créer sa propre réalité — alors, même si on sait que l'Amérique a perdu la guerre, que les Iraniens ont l'avantage stratégique, si Donald Trump parvient à agir de façon à transformer cette perception dans l'esprit du public américain — le seul qui compte en novembre, puisqu'il vote — alors Donald Trump aura, d'une certaine manière, remporté une grande victoire.

Voilà. C'est la seule chose qui ait du sens ici, parce que sinon, ce n'est pas une stratégie pour gagner la guerre. Je veux dire, on peut faire venir autant de gens qu'on veut — on peut faire venir Wesley Clark, ou le général McKenzie, l'ancien commandant des Marines — pour qu'ils viennent expliquer autant qu'ils veulent comment prendre le détroit ou s'emparer de l'île de Karg. Si on avait pu prendre

le détroit, on l'aurait fait en avril. On ne l'a pas fait, parce qu'on ne le peut pas. Et rien n'a changé depuis pour que ce soit possible. Si on avait pu prendre l'île de Karg, on l'aurait fait.

On ne peut pas. On n'a pas les ressources nécessaires pour prendre et tenir le terrain. C'est ça, le point essentiel. Bien sûr, on peut envoyer autant de Marines qu'on veut sur le problème. Les Marines sont très bons pour avancer dans l'eau jusqu'à la poitrine, se faire faucher par des mitrailleuses, et continuer à avancer, parce que c'est ce qu'on fait. Très bien, on peut empiler les corps, construire un nouveau mémorial. Tu vois, au lieu du mémorial d'Iwo Jima, on fera celui de l'île de Karg, avec des Marines qui hissent le drapeau. Sauf que cette fois, il faudra le redescendre et partir. Parce que la meilleure comparaison, ce n'est pas celle d'Iwo Jima, que Lindsey Graham aimait citer, mais celle de l'île de Koh Tang.

L'île de Koh Tang, c'est cette petite île au large des côtes du Cambodge. En mai mil neuf cent soixante-quinze, une unité de débarquement des Marines a été envoyée pour s'en emparer, parce qu'on pensait que des marins américains du Mayaguez, un navire marchand, y étaient retenus. En réalité, non. Ils étaient détenus ailleurs. Mais les Marines ont quand même débarqué. Huit des onze hélicoptères de la première vague ont été soit abattus directement, soit tellement endommagés qu'ils ont dû rebrousser chemin et ne pouvaient plus voler. Des dizaines de Marines ont été tués. D'autres se sont retrouvés dans l'eau, nageant pour sauver leur vie. Et sur l'île, les Marines étaient dispersés, pendant que trois à cinq cents combattants khmers rouges lançaient des contre-attaques, menaçant de les submerger.

On a dû s'organiser dans l'urgence, en pleine nuit, pour une évacuation désespérée. On est partis sous le feu, en laissant derrière nous trois Marines — une équipe de trois hommes avec une mitrailleuse M60 sur le flanc. Ils ont été capturés, puis exécutés par les Khmers rouges. Ce jour-là, c'était un jour de déshonneur pour le Corps des Marines, même s'il y a eu beaucoup d'héroïsme. Je connais beaucoup de ceux qui ont combattu là-bas, et ils se sont battus avec courage. Mais on a perdu. C'était déshonorant parce qu'on a dû fuir, et qu'on a abandonné des Marines, on a laissé des corps derrière nous. Ce n'est pas ce qu'on fait, normalement. Et pourtant, c'est exactement ce qui arrivera à l'île de Karg si on y va, et tout le monde le sait.

Trump, lui, il est là dehors à raconter n'importe quoi, des choses qui n'arriveront jamais, en pariant sur le fait que les Iraniens, en acceptant le protocole d'accord, ont fait le même pari que lui. Et les Iraniens l'ont reconnu. Je veux dire, le professeur Mirandi, que je respecte beaucoup, a dit : « On a vendu tout un tas de pétrole. » Oui, vous avez vendu l'équivalent de soixante millions de barils de pétrole. Et ça a rapporté de l'argent, ça vous a permis d'établir des liens économiques et de créer une certaine stabilité intérieure, ce qui est très important en ce moment, en sachant que les États-Unis finiraient par se retirer du protocole, parce que c'est ce qu'on fait. Comme l'a dit Sergueï Lavrov, le ministre des Affaires étrangères de la Russie, nous sommes incapables de tenir nos accords.

Alors, vous savez, je pense que les deux camps savent très bien que le protocole d'accord, c'est juste un bout de papier. Mais ils vont le garder, parce que tôt ou tard, je vais publier cet article sur la diplomatie hybride. Parce que ce qui se passe là, ce n'est pas de la diplomatie traditionnelle, c'est de la diplomatie hybride. C'est de la diplomatie seulement de nom. On sait que chaque camp va tricher, mais on maintient l'accord, parce qu'on a intégré la tricherie comme une norme. On triche jusqu'à ce qu'on ait besoin de plus de pétrole ou de plus de munitions. On accepte qu'ils trichent pendant qu'on obtient plus de pétrole, plus de munitions. Et ensuite, on dit tous les deux que le protocole n'est plus en vigueur, mais on ne le déchire pas — c'est ça, la diplomatie hybride. On le garde en place jusqu'à ce qu'on ait besoin d'une nouvelle pause. Et maintenant, au lieu de renégocier quelque chose de nouveau, on se rabat sur ce qui existe déjà.

On le voit avec la Russie et les États-Unis. On le voit aussi avec l'Iran et les États-Unis. Ni la Russie ni l'Iran ne croient que les États-Unis soient capables de négocier de manière honorable. Mais les deux gardent la porte de la diplomatie entrouverte, parce que parfois, surtout quand on a affaire à un président émotionnellement instable, qui change souvent de position, il arrive un moment où l'aiguille pointe dans une direction favorable à la diplomatie. Alors on garde la fenêtre ouverte, pour pouvoir agir vite et conclure les arrangements temporaires nécessaires pour obtenir ce qu'on veut. On est donc dans une période de diplomatie hybride. En ce moment, on fait plus d'hybride que de diplomatie.

## **#Danny**

Oui, oui, bien sûr. C'est ça. Bon, alors, laisse-moi te montrer ça, Scott, parce que pendant que tu parlais du péage de vingt pour cent de Trump, qui, selon lui, légitime tout ça, en disant que le blocus est de nouveau en place contre l'Iran pour tout ce qui vient du Golfe persique et qui est lié à l'Iran, il a expliqué qu'ils devraient facturer vingt pour cent pour que les États-Unis puissent le faire de manière rentable. Et puis aujourd'hui — donc tout ça s'est passé en une seule journée — il annonce : j'ai décidé de remplacer les vingt pour cent de frais de remboursement américains par des accords commerciaux et d'investissement avec différents États du Golfe, qui investiront aux États-Unis. Et c'est lui qui en parle. Et puis, bien sûr, aujourd'hui, qu'est-ce qu'il dit ?

Mardi, euh, il parlait du fait que le pétrole circulerait dans le détroit d'Ormuz. Ce n'est pas vrai, mais c'est ce qu'il dit toujours : le pétrole coule, tout va bien. Euh, Scott, la situation régionale, elle, se dégrade. J'ai évoqué le cas du Yémen, de l'Arabie saoudite. D'après les médias, Trump aurait donné sa bénédiction à tout ça. C'est jouer avec le feu, non ? Parce que l'Iran montre clairement qu'il a la capacité de frapper où il veut dans le Golfe, et peut-être même Israël à l'avenir. Les États-Unis, comme tu l'as dit, on ne sait pas vraiment ce qu'ils visent. Ça pourrait durer un moment. Alors pourquoi donner le feu vert à l'Arabie saoudite pour mener cette agression contre le Yémen, à un moment aussi sensible, surtout sur le plan économique ?

## **#Scott Ritter**

Eh bien, encore une fois, Danny, tu me mets un peu dans l'embarras, parce qu'on fait face à l'une des situations les plus chaotiques qu'on puisse imaginer. Tu sais, il y a longtemps, j'ai eu plusieurs conversations avec Anatoly Antonov, l'ancien ambassadeur de Russie aux États-Unis. À l'époque, je lui parlais de l'élection, et je lui disais : bon, alors, qui la Russie veut voir gagner ? Tu te souviens, la question éternelle : qui les Russes veulent-ils voir l'emporter ? Et il m'a répondu : on s'en fiche un peu, en fait. J'étais surpris, je lui ai dit : vraiment ? Vous vous en fichez ? Et il m'a dit : tu ne comprends pas. Ce n'est pas une question de personnalité. Ce n'est même pas une question de politique. Ce qu'on veut, plus que tout, c'est de la prévisibilité. Et tous les diplomates russes à qui j'ai parlé depuis m'ont dit la même chose, oui.

Vous voyez, les Russes savent construire une politique pour n'importe quelle situation. Mais ce qui est essentiel, c'est que cette politique soit prévisible. Parce que, dans ce cas, on peut faire de la planification à long terme, établir des budgets, répartir les ressources, fixer des priorités, et tout ça, sur une base stable. Alors bien sûr, ils préféreraient que cette prévisibilité soit liée à quelque chose de positif, de bénéfique pour la Russie. Mais au fond, peu importe. Ce qu'ils veulent, c'est de la prévisibilité. Avec ça, ils savent s'adapter. Et, vous savez, ils ont dit : « Écoutez, on sait bien que Biden n'est pas l'homme qu'on voudrait, mais avec lui, il y a une certaine prévisibilité. » En gros, ils savent comment élaborer une politique pour gérer la relation avec Biden.

Tout le monde s'affole en disant : « Ah, parce que Trump parle bien de la Russie, c'est qu'on voudrait ça. » Mais on sait que Trump dit et fait les choses différemment, et donc qu'il est imprévisible. Et c'est impossible d'avoir une politique durable avec quelqu'un d'aussi imprévisible. L'imprévisibilité de Trump, c'est un vrai problème pour les Russes. C'est pareil pour les Chinois. Ils fonctionnent selon le même modèle de prévisibilité. Ce sont des hommes d'affaires, et les affaires, vous savez, ça ne marche pas dans un environnement instable. Sauf si vous êtes un fonds spéculatif et que vous pariez juste, ou si vous avez des infos privilégiées sur la prochaine publication de Donald Trump sur les réseaux sociaux, et que vous investissez en conséquence.

Mais pour les gens ordinaires, pour l'entrepreneur moyen, tu sais, quand on planifie, on veut de la stabilité. On n'aime pas ce genre de fluctuations du marché. On préfère quelque chose de prévisible. Et les Chinois sont pareils. Alors on peut se demander : quel est le lien avec ce dont on parle ? Ce que fait Donald Trump, selon moi, c'est intentionnel. Je pense que Donald Trump — et c'est une analyse encore en cours, parce qu'on travaille avec beaucoup de données incomplètes — mais si on regarde quelles sont ses priorités, il l'a plus ou moins reconnu. Il a dit, en gros : j'ai dû faire le protocole d'accord à cause des questions de sécurité énergétique. Les marchés pétroliers chutaient, et le prix du carburant montait.

Mais aussi, Scott Bessent, tu sais, pendant cette crise, il prenait des décisions sur le fait de permettre aux Russes de vendre leur pétrole sur le marché, d'éviter les sanctions, de laisser les Iraniens vendre du pétrole. Maintenant, ils resserrent le marché. Scott Bessent parle de réduire les exportations de pétrole russe pour affaiblir l'économie russe, de limiter l'accès de la Chine au pétrole

pour nuire à son économie. Il y a un volet énergétique dans tout ça. Je pense que toute la stratégie autour du Venezuela visait à priver la Chine d'un accès à... je ne me souviens plus du pourcentage exact qu'ils prenaient à l'époque, huit, treize pour cent, je ne sais plus... mais l'idée, c'était de leur en bloquer l'accès.

Donc, dire que s'ils voulaient renouveler ces contrats, ils devaient passer par les États-Unis, qui contrôlent désormais l'approvisionnement en carburant de la Chine. Je pense que c'était ça, l'objectif stratégique. On avait déjà le Venezuela dans la poche, et on cherchait à y mettre aussi l'Iran. Mais avoir l'Iran dans la poche, ça ne veut pas forcément dire qu'on doit le contrôler. Ça veut simplement dire que personne ne le contrôle. Et ça, en soi, c'est déstabilisant. Rappelez-vous, les États-Unis sont le plus grand producteur de pétrole au monde. Et même si, oui, on reste dépendants du marché mondial, on ne va pas manquer de pétrole en Amérique. On a le pétrole. Donc, on est dans une position plutôt sûre, depuis laquelle on peut créer du chaos.

Alors, quand on dit : « waouh, c'est vraiment le chaos au Moyen-Orient », moi je pense que ce chaos est voulu. Je pense que c'est fait exprès par les États-Unis, pour perturber de manière spectaculaire les marchés mondiaux de l'énergie. Et ensuite, on en profite. Et quand on parle de l'Iran, il ne s'agit pas seulement de lui refuser la possibilité de générer des revenus de façon durable et prévisible. Bien sûr que c'est une partie du but. Mais on sait aussi que l'Iran a trouvé des moyens de contournement. Ce blocus naval ne change rien aux routes terrestres bien établies que l'Iran utilise avec le Pakistan, le Turkménistan, l'Irak et d'autres pays. L'Iran réussira à acheminer son pétrole sur le marché, et en quantité suffisante.

Le problème, c'est que ces quantités, même si elles peuvent soutenir un peu l'économie iranienne, ou au moins l'empêcher de s'effondrer, ne suffisent pas à répondre aux besoins énergétiques de la Chine. La Chine, elle, a besoin que le tuyau soit complètement ouvert. Pas juste qu'on entrouvre la borne incendie avec quelques gouttes qui s'en échappent. Ils ont besoin de tout le débit. Sans ça, l'économie chinoise va avoir un raté, un petit hoquet. Et je pense que c'est là-dessus que Trump parie. Il parie sur la pression que la Chine et la Russie vont exercer sur l'Iran pour régler la question du détroit d'Ormuz. C'est son pari. Est-ce qu'il sera gagnant ? Franchement, je ne sais pas.

Mais, vous savez, regardons un peu la Russie, parce que beaucoup de gens m'attaquent tout de suite quand je dis ça. Je n'ai pas regardé vos commentaires, j'essaie d'éviter de les lire. Je suis de bonne humeur aujourd'hui, alors je ne vais pas laisser les commentaires me la gâcher. Vladimir Poutine a révélé quelque chose de très important. C'était en fait l'un des discours les plus marquants qu'il ait jamais prononcés, lors du Forum économique international de Saint-Petersbourg. Parce que dans ce discours, même s'il avait de nombreuses raisons d'évoquer le conflit ukrainien, et que beaucoup de gens, moi y compris, s'attendaient à ce qu'il parle de la nécessité de frapper l'Europe, il ne l'a pas fait. Il n'en a pas parlé du tout. Pourquoi ?

Parce que, dans son discours, il a clairement posé les bases : sa priorité numéro un, ce n'est pas la guerre en Ukraine. Sa priorité, c'est la croissance économique de la Russie, sur le long terme, en

tant que nation. Il a parlé de stabilité, et de la nécessité de créer un environnement sûr pour les investissements. Et il faut dire qu'il dégagait une telle confiance que les Russes ont obtenu, au Forum économique international de Saint-Petersbourg, pour quatre-vingt-quatre milliards de dollars d'investissements directs. Mais la leçon à en tirer, c'est que pour attirer des investisseurs, il faut un environnement économique stable. Et là, je dois dire que j'ai pris une bonne leçon. Parce que je suis arrivé à ce forum de Saint-Petersbourg, disons... un peu trop sûr de moi. J'étais en feu, littéralement, avec de la fumée qui me sortait des oreilles et du nez. Et j'ai fait une petite présentation où, en gros, j'ai dit : « abattez le chien ».

Je veux dire, le chien, c'était l'Europe — incontrôlable, il fallait l'abattre. Et tout le monde adorait ça, sauf ceux dont le métier est de réfléchir. Parfois, moi aussi, je dois apprendre à réfléchir. Je crois qu'une des grandes leçons de Saint-Petersbourg, c'est que, quand j'ai envie de parler, il vaut mieux que je prenne une grande inspiration, que je me détende et que j'écoute. Parce qu'on apprend tellement plus en écoutant. Quand on parle, on n'entend pas ce que les autres disent. Et ce que les gens autour de moi disaient, surtout au Forum économique international de Saint-Petersbourg, c'est que la stabilité, c'est la clé. La stabilité, c'est ce qu'il y a de plus important. Et c'est quelque chose que tout le monde devrait garder à l'esprit quand on parle de ce que la Russie va faire ensuite en Ukraine. La première question à se poser, c'est : est-ce que cela renforce la stabilité de la Russie, ou est-ce que cela la déstabilise ?

Et si c'est déstabilisant, peut-être que la Russie ne va pas le faire, parce que ce n'est pas la trajectoire sur laquelle elle se trouve. L'énergie, vous savez, les gens disent : « Oui, Scott, la Russie gagne plus d'argent en ce moment qu'elle n'en a jamais gagné. » Oui, des prix du pétrole élevés, c'est excellent pour les compagnies pétrolières russes. Mais combien de personnes ont vraiment fait des recherches pour savoir quel pourcentage du PIB russe vient de l'énergie ? Vingt pour cent. Ça veut dire que quatre-vingts pour cent, donc la grande majorité de l'économie russe, n'a rien à voir avec l'énergie. Ça repose sur la croissance, les valeurs économiques traditionnelles, les investissements. Alors maintenant, si vous décidez de tout sacrifier parce que vingt pour cent de votre économie vont bénéficier d'un gain temporaire de revenus à cause de la hausse des prix du pétrole... souvenez-vous que ces prix élevés donnent simplement à la Russie la possibilité de baisser davantage le prix de son pétrole, pour le rendre plus compétitif sur le marché.

La Russie achète rarement du pétrole au prix maximum, et elle en vend rarement au prix maximum non plus, à cause des sanctions et de tout le reste. Elle propose presque toujours une remise, parfois très importante, simplement pour maintenir la valeur du marché et générer des revenus. Donc, dire que la Russie gagne de l'argent et qu'elle veut donc des prix de l'énergie élevés, c'est un faux argument. Des prix de l'énergie trop élevés freinent les investissements. Quand les prix de l'énergie montent trop, les entreprises n'investissent plus, parce que leurs coûts explosent. Pour la Russie, ce qui compte le plus, ce sont des prix de l'énergie stables. Des prix stables permettent aux économies de se développer de manière normale, ce qui veut dire que les acteurs capables d'investir en Russie peuvent effectivement le faire.



Et c'est ça, l'objectif à long terme de Vladimir Poutine. Le chaos que Trump provoque en ce moment au Moyen-Orient perturbe énormément la planification à long terme de la Russie, parce qu'il introduit de l'imprévisibilité. Et pour la Chine aussi, qui a besoin d'un approvisionnement énergétique stable et prévisible, c'est un vrai problème. Alors moi, je pense — et je le dis bien, c'est une conviction, une analyse fondée sur la foi, parce que je n'en sais rien. Qui peut vraiment savoir ? Tout ça, c'est de la spéculation. Quand un pays comme les États-Unis mène sa politique étrangère à coups de publications sur les réseaux sociaux... réfléchissez-y. Comment on a appris cette histoire des vingt pour cent ? Est-ce que Scott Ritter a fait une déclaration ? Est-ce que Marco Rubio est intervenu ?

Est-ce qu'il y a eu une réunion sur la sécurité nationale ? Non. Donald Trump a juste publié un message sur les réseaux sociaux, et on s'est tous dit : ah, d'accord, c'est comme ça qu'on apprend les choses. Et moi, comment je l'ai appris ? Il n'y a pas eu de conférence de presse, ni du porte-parole de la Maison-Blanche, ni de celui du Département d'État, pour expliquer une politique élaborée à travers le processus interministériel. Non, le président des États-Unis invente des trucs et les balance dans un post. Voilà comment l'Amérique est dirigée : imprévisible, folle, chaotique. Et je pense que ça rend les Russes et les Chinois dingues. Et les Iraniens, on sait très bien où ils en sont. Vous voulez une guerre ? Vous avez une guerre. Vous voulez aller à fond ? On peut aller à fond.

Mais les Iraniens sont aussi, vous savez, en train d'opérer l'un des plus grands virages stratégiques de leur histoire, parce qu'ils se détournent clairement de l'Occident. Oui. Vous savez, tout le monde me dit : « Eh bien, Scott, ils ont déjà préparé le terrain. » Non. Parlez, lisez. Même ce président, Pezeshkian — je suis sûr que j'écorche son nom — mais bon, je ne suis pas le plus grand linguiste que le monde ait connu. Le président iranien actuel m'a dit en personne, quand je l'ai rencontré en septembre dernier, qu'ils aimeraient faire des affaires avec l'Occident. C'était avant que toutes ces absurdités ne commencent. Il fait partie d'une aile modérée de la société iranienne — politique, économique — qui continue de penser que l'Occident est la direction que l'Iran devrait suivre, parce qu'ils ont une longue histoire commune avec l'Occident.

Ils faisaient confiance à l'Occident. Mais aujourd'hui, ils n'ont plus confiance. Alors, ils opèrent un virage décisif vers l'Est. Ce qui veut dire qu'ils doivent renforcer leurs relations avec la Russie, la Chine, l'Inde, et d'autres encore. Renforcer ces relations, mais aussi s'intégrer dans des forums comme l'Organisation de coopération de Shanghai, les BRICS, ou l'Union économique eurasiatique. Pour y parvenir, ils ont besoin de stabilité. Souvenez-vous de cette idée : comment investir, comment s'impliquer ? La clé, c'est la stabilité. Et donc, je pense que l'idée, c'est que l'Iran — je ne dirais pas qu'il bluffe, ce n'est pas le bon mot — mais que l'Iran pourrait être ouvert à un ensemble de conditions favorables, qui lui permettraient d'obtenir un résultat un peu en dessous du maximum, tant que cela ne touche ni à sa souveraineté, ni à sa sécurité nationale.

Mais l'Iran pourrait très bien jouer quelques cartes politiques qui offriraient à Donald Trump une porte de sortie sans perdre la face. Pour l'instant, je sais que le docteur Morandi dit que c'est la dernière chose dont l'Iran se préoccupe. Oui, mais quand le téléphone va sonner, que ce sera le Pakistan à l'autre bout du fil, disant que les Chinois sont furieux, peut-être que là, l'Iran écoutera. Et

n'oublions pas, l'Iran ne peut pas se permettre de perdre la Chine et la Russie en ce moment. Ils ont besoin de ce soutien. La Chine et la Russie sont des États souverains, et ils ne sont pas prêts à se suicider pour un autre pays. Voilà comment je vois la position de Donald Trump dans cette affaire. Est-ce que j'ai raison ? Aucune idée. Il n'y a qu'un seul moyen de le savoir : laisser le temps faire son œuvre.

## **#Danny**

Eh bien, le temps joue contre l'administration Trump à bien des égards. Plus ça dure, plus les marchés pétroliers s'échauffent. Comme vous le dites, et vous avez tout à fait raison, à cent pour cent. Quand les marchés du pétrole s'emballent, cela ouvre la porte à un risque de krach économique mondial. Et ça, ni la Russie, ni surtout la Chine n'en veulent. Vous savez, on dit souvent que la Chine est à l'abri d'une récession sur le plan intérieur, parce qu'elle a réussi à maintenir sa croissance même pendant la crise de deux mille huit. Mais comme vous l'avez souligné, investir pour continuer à croître, pour étendre cette croissance au-delà de la Chine, devient très difficile quand le monde entier est en fort ralentissement, voire en crise. En fait, c'est un peu l'histoire depuis le COVID. La croissance chinoise reste correcte — autour de cinq pour cent, c'est considéré comme bien — mais elle est plus faible, parce que le reste du monde tourne au ralenti. Et la Chine doit s'adapter aux conditions mondiales.

Elle ne peut pas investir plus que le reste du monde. Elle ne peut faire que ce que les autres pays sont prêts et capables de faire en coopération. Donc oui, un environnement économique mondial stable est clairement dans l'intérêt de la Chine, de la Russie, et en réalité de tout le monde. Mais les États-Unis, eux, sont dans une position très difficile, Scott, parce qu'ils ont fait du détroit d'Ormuz le cœur du conflit. Et l'Iran va continuer à redoubler, voire tripler d'efforts sur ce point, parce que, comme tu l'as dit, c'est une question de souveraineté. On a l'impression qu'à un moment, les États-Unis devront être ceux qui reculent, comme ils l'ont fait avec le protocole d'accord. Mais tout ça semble parti pour durer très longtemps. Qu'en penses-tu ? On n'a pas vraiment l'impression qu'on se rapproche d'une solution, surtout du côté américain, qui va devoir, au fond, faire ce que la réalité lui impose.

## **#Scott Ritter**

Je ne pense pas qu'il y aura la moindre solution tant que Donald Trump sera président. Ce qui veut dire qu'on parle de deux ans de chaos organisé. C'est la direction que je vois venir. Ce sera un chaos géré, parce que politiquement, il ne peut pas y avoir de solution. S'il y en avait une, Donald Trump devrait reconnaître qu'il a perdu, et il ne le fera pas. Il pourrait avoir un peu de marge de manœuvre politique après les élections de mi-mandat, s'il arrive à sortir un lapin de son chapeau. Et il pourrait être très limité s'il n'y arrive pas. En fait, les élections de mi-mandat vont déterminer, vous savez, le rythme et les priorités des deux prochaines années, surtout en matière de politique étrangère.

Si la Chambre passe aux mains des démocrates, on sait que Donald Trump sera mis en accusation sans arrêt, de façon continue. C'est garanti. Il le sait. Et si assez de démocrates gagnent au Sénat, et que les républicains en perdent le contrôle, il y a déjà pas mal de mécontentement au sein du Parti républicain. Selon la manière dont les articles de mise en accusation sont présentés et défendus pendant le procès, il pourrait être condamné par le Sénat. Ce serait alors la fin de la présidence Trump. Donc, oui, c'est un jeu très sérieux qui se joue là. Je pense que Donald Trump... enfin, disons que je crois qu'il y a une logique dans sa folie. Je ne dis pas que je suis d'accord avec lui, mais je ne crois pas que tout ce qu'il fait soit purement impulsif ou complètement irrationnel.

Ça peut nous en donner l'impression, et peut-être que certaines de ses réactions paraissent impulsives, irrationnelles. Mais moi, je pense que Donald Trump sait très bien où il veut aller. Je crois qu'il a une vision stratégique, et qu'il a une idée précise de la manière dont il veut y parvenir. Et selon moi, le chaos, c'est la clé ici. Je veux dire, il provoque délibérément du chaos dans le système politique américain, à l'intérieur même du pays — que ce soit au niveau des États ou au niveau national, avec tout ce qui touche au découpage électoral, au redécoupage des circonscriptions, à ce genre de choses — comme les lois sur l'identification des électeurs, les textes qui sont adoptés, les décisions exécutives qui sont prises.

Tout ça, c'est fait pour créer un environnement électoral favorable à Trump, du moins selon lui. Parce que, vous savez, si on ne peut pas gagner les voix, eh bien, on essaie au moins de les manipuler. Et je pense qu'il va chercher à manipuler le vote autant que possible, pour ne pas perdre le contrôle de la Chambre et du Sénat. Mais pour y arriver, il faut pouvoir expliquer certaines choses au public américain. Et c'est plus facile de ne rien expliquer quand il y a du chaos. Dans ce cas, on peut simplement tout mettre sur le dos de l'Iran, dire que les Iraniens sont ceux qui ne veulent pas négocier, qu'ils refusent tout accord. Et je crois que c'est exactement là où on en est aujourd'hui.

Je pense qu'on est entrés dans... enfin, dans un état permanent de chaos fluctuant, qui va durer au moins deux ans. Je ne crois pas que l'administration Trump ait la moindre intention d'y mettre fin, tout simplement parce qu'elle ne le peut pas. Elle ne peut pas admettre qu'elle a perdu. Elle ne peut pas admettre qu'elle a échoué. Et je pense aussi que l'Iran — selon les évaluations — ne va pas aller jusqu'à l'affrontement total, pour ainsi dire. L'Iran est aussi prêt à faire ce dont je parlais au début : une diplomatie hybride. En gros, ce jeu diplomatique où on ne se parle pas, mais où on va finir par se parler, tout ça en fonction de l'avantage du moment.

## **#Danny**

Deux ans, Scott. C'est long. La situation paraît vraiment instable, même à court terme, surtout sur le plan économique mondial. On ne sait pas du tout ce que les prochains mois vont nous réserver. Et pendant qu'on parle, Scott, les États-Unis mènent des frappes sur l'Iran. Ils frappent, encore une fois, tout le long du golfe Persique, sur la côte sud. On rapporte que l'île de Kish a subi des dégâts sur ses infrastructures d'eau et d'électricité, provoquant des coupures de courant. Et en ce moment

même, plus de trente missiles sont tirés au-dessus de Bahreïn. Voici d'ailleurs certaines des images qui en ont été tirées.

Et on dit que c'est, jusqu'à présent, la plus grande riposte unique de l'Iran dans cette récente flambée de tensions. Donc oui, deux ans, Scott. Ce genre d'escalade a déjà fait grimper le prix du pétrole au-dessus de quatre-vingts dollars le baril. Le détroit de Bab el-Mandeb — c'est ce que disent le Yémen, les Yéménites, les Ansar Allah — si Bab el-Mandeb venait à être fermé, le prix pourrait remonter jusqu'à ce seuil effrayant de deux cents dollars le baril. À ton avis, quelle est la probabilité que ça arrive ? Parce qu'il semble que le chaos, comme tu l'as dit, comporte une grande part d'imprévisibilité. Et une partie de cette imprévisibilité, c'est justement que les choses peuvent déraiper. Qu'en penses-tu ?

## **#Scott Ritter**

À mon avis, il ne faudrait même pas répondre à cette question, et il vaudrait mieux quitter ton podcast, parce que c'est un environnement beaucoup trop instable pour faire une prédiction rationnelle. Mais je ne vais pas faire ça, parce qu'une bonne partie du plaisir, c'est justement d'être là, tu vois, à réfléchir ensemble. Et c'est ce qu'on fait — on réfléchit à voix haute, en public. Donald Trump a gagné énormément d'argent grâce à cette crise. D'après certaines estimations, il aurait empoché plus de deux milliards de dollars. Il fait ça en manipulant le marché. Il admet ouvertement que c'est ce qu'il fait, et il fait aussi gagner de l'argent à ses amis. Alors, toutes les personnes qui pensent que Donald Trump se soucie de vous, de vos revenus, de votre bien-être... eh bien non, pas du tout.

Il ne se soucie que de lui-même et de son cercle proche. Et ce chaos dont on parle, eh bien, il lui a rapporté énormément. Maintenant, il comprend aussi que cette rentabilité s'arrête s'il perd le contrôle de la dynamique politique. Donc, vous voyez, je pense que Donald Trump va continuer à manipuler le marché. Il n'a pas le choix. On peut surfer sur un cycle, vous savez, ce cycle qu'il entretenait, avec une crise le vendredi, une solution le lundi, puis à nouveau une crise le vendredi. Mais on a vu que les marges se réduisaient. Alors il doit relancer la machine. Et pour relancer, il faut une crise majeure. C'est exactement là où on en est aujourd'hui. Il a la main sur la courbe.

Le potentiel de hausse du pétrole est bien là, alors que ce qu'on voudrait, c'est qu'il baisse. Et on peut jouer sur cet écart aussi longtemps qu'on arrive à le maintenir. Et je pense que c'est exactement ce qui va se passer. À un moment donné, parce qu'il ne peut pas laisser la situation durer, parce que ce serait économiquement désastreux, il va devoir jouer à ce petit jeu du rebond, pour gagner de l'argent lui-même et en faire gagner à ses alliés. Donald Trump est guidé par la cupidité, et uniquement par la cupidité. Il n'est pas motivé par de véritables intérêts de sécurité nationale. Il y a une toute autre dynamique à l'œuvre quand on évalue Donald Trump. La cupidité personnelle entre clairement en jeu. Et le besoin pour ses fidèles de faire de l'argent est évident.

Euh, vous savez, s'il cherchait vraiment le succès, il n'aurait pas nommé, euh, Jared Kushner et, euh, comment déjà... Witkoff, comme ses envoyés personnels. Ils sont aussi incompetents que possible, incapables de résoudre le moindre problème. Mais leur rôle, ce n'est pas de résoudre des problèmes. Leur rôle, c'est de pratiquer une sorte de diplomatie hybride, de faire semblant de négocier jusqu'au moment où il faut vraiment prendre des décisions. Mais à mon avis, on est tout simplement dans une logique de manipulation permanente des marchés. C'est ça qui va motiver Donald Trump. Et ça va détruire de larges pans de la société américaine. Ce sera néfaste pour l'économie mondiale. Mais Donald Trump, lui, et ses gestionnaires de fonds spéculatifs, vont gagner énormément d'argent.

## **#Danny**

Oui, alors, pour revenir à la manipulation du marché, on sait qu'il y a une figure centrale là-dedans, dans les médias, qui joue à ce petit jeu. C'est Barak Ravid, de Walla! deux cents, aujourd'hui journaliste chez Axios, soi-disant. Aujourd'hui, il a rapporté que Trump dirait à Netanyahu de retirer les forces de Syrie et du Liban. Encore une fois, surtout du Liban. C'est une clause essentielle du protocole d'accord. Maintenant, Scott, j'ai beaucoup de gens, sur toutes les plateformes — de YouTube à Patreon, en passant par Substack, et d'autres — qui m'envoient des messages pour me demander : pourquoi l'Iran n'attaque-t-il pas Israël à ce stade ?

Surtout que les États-Unis ont dû déplacer pas mal de matériel militaire, notamment vers l'aéroport Ben Gourion. Je crois même que Netanyahu a reconnu que tout ça commençait à coûter cher pour une économie aussi minuscule que la leur. Parlons-en... J'aimerais te poser cette question et entendre ta réponse là-dessus. Pour moi, Barak Ravid, à ce stade, c'est juste un manipulateur de marché. Ses articles sont toujours liés à la hausse ou à la baisse du prix du pétrole, encore et encore, et ils sont rarement vrais. Mais toi, qu'en penses-tu ?

## **#Scott Ritter**

Eh bien, vous touchez un point important, mes réflexions. Est-ce qu'on a entendu ça ailleurs ? Je veux dire, ce fameux coup de fil magique au milieu de la nuit... Est-ce que d'autres journalistes en parlent ? Est-ce que c'est quelque chose que d'autres ont aussi, ou bien c'est juste sa petite source spéciale à lui ? Et comme vous l'avez dit, parfois, ses fameuses sources se trompent. Mais dans ce cas précis, je dirais que ça se tient. Encore une fois, le concept de chaos contrôlé est essentiel ici. Ça veut dire que les États-Unis, à eux seuls, ont la capacité de créer de la stabilité... ou du chaos. Netanyahu, lui, c'est la carte imprévisible, parce que quand Donald Trump veut de la stabilité — souvenez-vous, son objectif ici, c'est de gérer cette courbe correctement pour en tirer la marge de profit maximale.

Et si vous voulez que la courbe monte, mais que Netanyahu fait quelque chose qui la fait baisser... ou si vous voulez qu'elle descende, et qu'il fait quelque chose qui la fait remonter au mauvais moment... à ce moment-là, quelqu'un d'autre prend le contrôle. Et là, ce n'est plus un chaos

maîtrisé, c'est juste du chaos, quand d'autres décident des résultats à votre place. Je pense que Donald Trump veut retirer le facteur israélien de ce chaos contrôlé. Pour y parvenir, il doit répondre aux exigences iraniennes, à savoir que les forces israéliennes quittent le Liban et la Syrie. Pourquoi l'Iran ne frappe-t-il pas Israël ? Eh bien, en fait, l'Iran a frappé Israël. Et je crois qu'ils l'ont fait tout récemment, à cause de ce qui se passait au Liban.

Mais je pense aussi que les Iraniens ont compris que Donald Trump est sérieux à ce sujet. Que ce n'est pas juste un jeu. Que Donald Trump veut vraiment sortir Netanyahou de cette machine à produire du chaos. Alors... diplomatie hybride, les gars. Franchement, ça n'a aucun sens, sauf quand on comprend que c'est juste de la fausse diplomatie. Les Iraniens attendent, ils laissent les choses se faire, pour voir si les États-Unis peuvent exercer une pression. Regardez, Israël ne gagne pas. Et ce n'est pas comme si l'Iran perdait quoi que ce soit dans cette histoire. Je veux dire, voilà. On en reparlera sûrement plus tard, mais, vous savez, Poutine a besoin de bombardier l'Allemagne. Pourquoi ? Pourquoi ? Parce qu'ils fournissent des drones. D'accord. Et alors ? Ces drones frappent des raffineries de pétrole. Oui. Et alors ? Ils causent des dégâts. Et alors ? Ils bloquent les approvisionnements. Et alors ?

## **#Danny**

Ça fait mauvais effet. C'est embarrassant.

## **#Scott Ritter**

Et rien de ce que vous venez de dire ne change la trajectoire sur laquelle la Russie est engagée. La seule chose qui pourrait vraiment la modifier, ce serait de frapper l'Europe, de frapper l'Allemagne. Vous savez, en ce moment, Merz, c'est du passé. Les Allemands... Pistorius est là, il écrit. Il peut rédiger tous les livres blancs qu'il veut, tous les plans possibles pour reconstruire l'armée allemande et tout le reste. Ça n'arrivera pas. Ça ne se fera pas. Il n'y aura pas de systèmes Patriot construits en Ukraine, parce que la trajectoire que suit l'Europe va dans la mauvaise direction. Mais si la Russie attaquait réellement l'Europe, quelle que soit la justification, il y aurait une possibilité de voir l'Europe se rassembler. Et ça pourrait même créer de nouvelles opportunités de stabilité pour Merz... la dernière personne qu'on voudrait voir chancelière.

Donc, Poutine ne le fait pas. Maintenant, avec l'Iran, pourquoi l'Iran frapperait-il Israël ? Est-ce que ça aiderait le Hezbollah à tuer plus de soldats israéliens ? Non. Le Hezbollah s'en sort déjà très bien tout seul. Est-ce que ça déstabiliserait encore plus l'économie israélienne ? Vous l'avez déjà dit, l'économie israélienne est extrêmement fragile en ce moment, et le soutien logistique des avions-citernes américains leur met une énorme pression. Israël ne va pas bien, mesdames et messieurs. Israël va même plutôt mal. Et parfois, la meilleure politique, c'est simplement de laisser les choses suivre leur cours. Il n'y a aucune raison d'intervenir si la trajectoire va déjà dans le sens qu'on souhaite. Et je pense qu'en ce moment, du point de vue iranien, il y a une vraie discorde politique entre les États-Unis et Israël à propos du Liban.

Laissez les choses se dérouler. Si vous bombardez Israël, vous changez complètement la dynamique. D'un coup, Donald Trump, au lieu d'être agacé par Netanyahou, va se montrer compatissant envers lui. Donc parfois, la meilleure politique, c'est tout simplement de ne rien faire. Et je pense qu'en ce moment, c'est exactement ce que fait l'Iran vis-à-vis d'Israël. Parce que, stratégiquement, il faut vraiment penser différemment. Aussi satisfaisant que ce serait — et croyez-moi, je ferais partie de ceux qui se réjouiraient de voir des missiles iraniens s'abattre sur Israël —, aussi spectaculaire que ce soit, est-ce que ça change vraiment, sur le plan stratégique, la trajectoire actuelle ? La réponse, c'est non. Et est-ce que ça pourrait inverser cette trajectoire ? La réponse, c'est oui. Donc je pense que les Iraniens font ce qu'il faut.

Écoutez, ils ont déjà prouvé qu'ils pouvaient frapper. Et si un jour ils estiment qu'il faut le faire, ils le feront. Mais à ce stade, je pense qu'il faut juste laisser les choses suivre leur cours. Ne compliquez pas la situation. Laissez Trump et Israël se disputer à propos du Liban. Parce que Trump a clairement besoin que Netanyahou ne puisse pas faire grimper le niveau de chaos. Trump veut garder le contrôle là-dessus, parce qu'encore une fois, on en revient à la gestion de cette courbe d'instabilité. Trump est un sale type averse, et tout ce qu'il veut, c'est en tirer de l'argent. Rien de ce qu'il fait n'est dans l'intérêt d'Israël, des États-Unis, du peuple américain ou de la sécurité régionale. Tout tourne autour des intérêts de l'empire Trump. C'est la seule chose qui compte pour lui.

## **#Danny**

Et selon vous, dans quelle mesure les calculs de l'Iran sont-ils coordonnés avec l'ensemble de la résistance ? Parce qu'on entend souvent dire que, si l'Iran intervenait contre Israël, s'il commençait à le frapper, ce serait au bénéfice de la résistance libanaise, le Hezbollah. Je suis donc curieux d'avoir votre avis là-dessus, parce qu'il semble qu'il y ait en réalité pas mal de coordination. Mais en général, il n'y a pas beaucoup de demandes directes. Ce n'est pas vraiment comme ça que ces choses-là fonctionnent.

Mais comme vous l'avez dit, sur le front, la situation semble clairement tourner à l'avantage de la Russie. Et on peut en parler, surtout à la lumière du décès de notre ami Lindsey Graham. Mais quand on regarde la situation régionale en Asie de l'Ouest, et ce que font les États-Unis là-bas, on a l'impression que l'Axe de la Résistance coordonne de plus en plus ses attaques, ses ripostes et ses contre-attaques. Pas toujours, bien sûr, mais on dirait qu'il y a beaucoup de coordination. Du coup, je suis curieux de savoir ce que vous en pensez, et comment cela entre en jeu dans la prise de décision iranienne.

## **#Scott Ritter**

Eh bien, tout d'abord, je suis d'accord avec vous sur le fait qu'il y a une coordination. Je pense que les preuves sont claires. Vous savez, l'Iran l'a clairement dit, et le professeur Marandi l'explique très bien : pour eux, les combats au Liban et ceux dans le Golfe persique, c'est la même chose. On ne

peut pas les séparer. C'est une seule et même réalité. Et cela veut dire qu'il existe une connexion étroite et continue entre les décideurs du Hezbollah et les responsables iraniens, qu'ils avancent ensemble, dans la même direction. Les Houthis, c'est un peu différent, parce que la dynamique de leur conflit n'est pas tout à fait la même. Mais d'un point de vue stratégique, je pense qu'ils sont totalement alignés les uns avec les autres, et qu'il y a bel et bien une coordination active en cours.

Donc, ce n'est pas quelque chose qui peut être, vous savez... L'important, pour l'Iran, c'est de comprendre que les États-Unis sont passés maîtres dans les tactiques et les stratégies du "diviser pour régner". Et donc, s'il existe la moindre déconnexion entre le Yémen, les Houthis et les Iraniens, les États-Unis la repéreront et chercheront à l'exploiter. C'est la même chose avec le Hezbollah. Et puis, il y a aussi des dynamiques régionales essentielles, propres à chaque contexte, qui vont bien au-delà de l'analyse habituelle des relations entre Washington et Téhéran. Regardez le Liban. Est-ce que les gens comprennent vraiment ce qui se passe en ce moment ? Le débat interne qui agite le pays ? Comment le président chrétien Aoun s'est discrédité et a humilié le Liban, en créant une situation qui légitime la poursuite de l'occupation israélienne du sud du pays ?

Je veux dire, c'était une manœuvre imposée par les États-Unis et par Israël, mais il a accepté, et il s'est complètement affaibli. Donc, du point de vue du Hezbollah, il faut laisser cette dynamique se dérouler. Laisser faire. Ça affaiblit ceux qui se sont rangés contre le Hezbollah. Et ça rend le Hezbollah plus fort, plus crédible. Alors oui, il faut laisser faire. Et la meilleure façon de laisser faire, c'est de ne pas changer la trajectoire. J'ai vu un commentaire — je ne suis pas censé le lire — qui disait que Ritter approuve le bombardement des bâtiments et que c'est une bonne trajectoire. Eh bien, va te faire voir, mon gars. Parce que devine quoi ? Il y aurait encore plus de bâtiments bombardés si l'Iran bombardait le Liban. C'est comme ça que ça se passe. Faut être réaliste.

Les gens doivent garder les pieds sur terre. Le fait est qu'en ce moment, il y a moins de violence au Liban. J' imagine qu'Israël bombarde, mais ils ne sont pas en train de raser Beyrouth, parce qu'il y a une dynamique en jeu qui ne peut se maintenir que si Israël n'est pas bombardé par des missiles iraniens. Donc oui, c'est une situation complexe. Il faut comprendre la politique intérieure du Liban, et ça, c'est quelque chose que l'Iran met parfois de côté. Ça ne veut pas dire que l'Iran ne s'y intéresse pas. Mais laissons le Liban être le Liban, et laissons le Hezbollah gérer ça.

Parce que le Hezbollah... il y a beaucoup de sympathie au Liban pour le Hezbollah, parce que c'est le seul parti qui, en gros, a vraiment combattu pour l'intégrité territoriale du pays. Je veux dire, réfléchissez-y. Le président vient littéralement d'abandonner le sud du Liban. Il a dit : « Oui, c'est à vous, vous pouvez l'occuper autant que vous voulez. Nous, on ne considère pas que c'est une occupation. » Et ça, ça permet aux États-Unis et à Israël de jouer sur les mots et de dire aux Libanais : « Eh bien, le Hezbollah affirme qu'il est un mouvement de résistance légitime tant que le territoire libanais est illégalement occupé par Israël. » Mais le gouvernement libanais vient de légitimer cette occupation. Donc, ce n'est plus une occupation illégale. Et par conséquent, le Hezbollah n'a plus aucune raison d'exister.



Personne au Hezbollah n'adhère à cet argument. Même les chrétiens n'y croient pas. Alors, laissons le Liban être le Liban. Il y a une histoire ancienne entre les Houthis et l'Arabie saoudite. Combien de gens savent qu'une grande partie du sud de l'Arabie saoudite, en réalité, c'est le Yémen, des terres volées par l'Arabie saoudite ? Et l'une des plus grandes craintes... je me souviens, en mille neuf cent quatre-vingt-onze, pendant la guerre du Golfe, ou même en mille neuf cent quatre-vingt-dix, avant qu'on déploie nos forces... on disait aux Saoudiens : vous devez détourner vos ressources des régions frontalières du Yémen pour affronter les Irakiens. Et eux répondaient : pas question de laisser la frontière yéménite sans surveillance, parce que là-bas, ce sont des durs, capables de traverser et de reprendre les terres qu'on leur a volées.

Les Saoudiens ont toujours été paranoïaques à propos du Yémen, à propos des Houthis. Donc, il y a une dynamique particulière à l'œuvre. Et parfois, l'Iran doit laisser cette dynamique se dérouler sans intervenir. Je pense que c'est ce qu'on voit en ce moment. La décision de l'Arabie saoudite de bombarder l'aéroport de Sanaa ne concerne pas seulement un blocus aérien. C'est aussi le prolongement d'une hostilité qui dure depuis des décennies entre les Houthis et l'Arabie saoudite. Il faut laisser le Yémen se développer comme il en a besoin. L'Iran peut penser qu'il vaut mieux bloquer Bab el-Mandeb. Mais du point de vue des Houthis, qui comprennent mieux cette dynamique, il pourrait être plus efficace de menacer l'intégrité territoriale du sud de l'Arabie saoudite, de menacer de prendre des villes, de s'emparer de territoires.

Parce que les Saoudiens réagiront de façon très forte à ça. Il y a donc une dynamique locale qu'il faut aussi laisser se dérouler. Ce n'est pas une coordination totale, comme on pourrait le dire. Je pense que c'est une coordination très réfléchie. Il faut respecter le fait que les Iraniens ont une longue histoire, à la fois avec le Hezbollah et avec les Houthis. Ils les connaissent bien. Tout ce dont je te parle ici peut sembler nouveau pour ceux qui nous écoutent, mais ce n'est pas nouveau pour les Iraniens. Ce n'est pas nouveau pour le Hezbollah. Ce n'est pas nouveau pour les Houthis. Et les Iraniens sont des gens très expérimentés. Ce sont des gens qui comprennent vraiment la région.

Quand ils choisissent quelqu'un pour représenter l'Iran au Yémen, ce n'est pas comme aux États-Unis, où on offre un poste d'ambassadeur au plus gros donateur, et où on envoie quelqu'un dans un pays qu'il ne connaît absolument pas. Non, quand les Iraniens désignent un commandant de la Force Al-Qods pour aller au Yémen, c'est parce que ce commandant a déjà passé des années sur le terrain là-bas. Il connaît tous les acteurs, il les connaît personnellement. Quand ils envoient quelqu'un au Liban, c'est parce que cette personne y est déjà allée, qu'elle y a combattu, qu'elle a de l'expérience. Et je pense que les Iraniens assurent une coordination étroite, mais qu'une grande partie de cette coordination est influencée par les réalités politiques internes et régionales, qui sont propres au Hezbollah et propres aux Houthis.

## **#Danny**

Scott, est-ce que tu as une sorte d'éloge pour Lindsey Graham ? Je suis curieux — on a souvent parlé de lui au fil des années. Il revient souvent dans nos discussions, parce qu'il a été un grand

défenseur, bien sûr, non seulement d'Israël, mais aussi de la cause ukrainienne, autrement dit de la cause États-Unis–OTAN, pour vaincre stratégiquement la Russie. Tes mots sur Lindsey Graham ?

## **#Scott Ritter**

Vous savez, à l'époque où l'Union soviétique traversait ses difficultés, il y avait un historien, un historien russe, Roy Medvedev, je crois que c'était son nom. Il a écrit un livre intitulé \*Que l'histoire juge\*. En gros, c'était une condamnation du stalinisme. Alors, je ne dis pas que je suis d'accord avec ce qu'a écrit Medvedev. Je dis simplement que l'idée de laisser l'histoire juger est une idée importante ici. Parce qu'aujourd'hui, on ne peut pas vraiment avoir une évaluation juste de l'héritage de Lindsey Graham, à cause de la politisation du moment. Il y a beaucoup de gens au pouvoir qui soutiennent les politiques bellicistes de cet homme. Beaucoup aussi qui approuvent ses penchants pro-Israël. Et donc, beaucoup vont le qualifier de grand Américain. Mais la réalité, c'est que Lindsey Graham est sénateur des États-Unis depuis deux mille trois — donc depuis vingt-trois ans. Et je crois qu'en mille neuf cent quatre-vingt-quinze, il était déjà représentant au Congrès avant cela.

Il siège au Congrès depuis mille neuf cent quatre-vingt-quinze. Cet homme a eu le doigt sur le pouls de l'une des périodes les plus mouvementées et les plus marquantes de l'histoire américaine. Et je ne dis pas ça dans le bon sens. Je veux dire qu'on est littéralement en train d'assister à la fin du rêve américain. Écoutez, les gens peuvent être en désaccord avec lui autant qu'ils veulent, et je respecte ça. Mais moi, je fais partie de ceux qui croient que les États-Unis ont été conçus par leurs fondateurs, à l'époque constitutionnelle, comme une république constitutionnelle. J'ai lu les... enfin, vous savez, les... oh là là, comment ça s'appelle déjà, les... les lettres, les arguments écrits par Madison et, euh, Hamilton, les... allez, aide-moi, Danny, sauve-moi... les cinquante... cinquante, ou je ne sais plus quoi, les... oh mon Dieu, c'est comme un cours d'éducation civique qui tourne mal... les, les...

## **#Danny**

Les articles des Federalist Papers. Oui, les Federalist Papers.

## **#Scott Ritter**

Les Papiers fédéralistes, voilà. Donc, les Papiers fédéralistes. Vous savez, je les ai lus, et parfois je m'en souviens même. Et parfois, je les mets même en pratique. Mais ce qui compte, c'est que je prends la Constitution au sérieux, et je prends aussi au sérieux ce qu'elle représente. Et, vous savez, je suis aussi quelqu'un qui aime l'histoire. Donc je sais bien que, avec la Constitution et les Papiers fédéralistes — j'espérais trouver un peu d'aide dans les commentaires, d'ailleurs — mais la Constitution, avec son « Nous, le peuple des États-Unis d'Amérique », c'est important, parce que ça veut dire que la responsabilité de ce pays repose sur le peuple, pas sur le gouvernement. Parce que la Constitution, justement, crée un gouvernement. « Nous, le peuple des États-Unis d'Amérique, afin de former une union plus parfaite. »

Ça veut dire qu'on comprend qu'on n'est pas parfaits, qu'on est en train de se construire. Et l'Amérique, ça a toujours été ça. L'Amérique, c'est une nation d'idées. On n'est pas la Russie, avec une histoire enracinée dans la terre. On n'est pas la Chine, avec une histoire liée au territoire. On n'est pas non plus comme les nations européennes, qui se sont fait la guerre sans fin autour de leurs visions nationales différentes. Nous, on est une nation fondée sur une idée — l'idée du libéralisme, appliquée de façon imparfaite. Je ne suis pas en train de dire qu'on est parfaits. Je ne lis pas les commentaires, mais je suis sûr que certains se disent : « Va te faire voir, Ritter. » Très bien, mais le point, c'est que je sais qu'il y avait l'esclavage quand la Constitution a été écrite. Comment pourrions-nous être parfaits alors qu'on a, à ce moment-là, inscrit l'esclavage dans nos lois ?

Il y a beaucoup de problèmes en Amérique, c'est vrai. Mais l'idée même de l'Amérique, c'est que nous travaillons ensemble, nous, le peuple, pour former une union plus parfaite et résoudre ces problèmes. Nous avons une Constitution qui peut être amendée, et elle l'a été au fil des années. Nous sommes censés être une nation en quête d'amélioration de soi. Et même si nous avons commis beaucoup de fautes, nous avons suivi une trajectoire qui visait à corriger bon nombre des défauts présents à notre création. J'ai toujours dit que ce qui fait, à mes yeux, de l'Amérique le plus grand pays du monde, ce n'est pas ce qu'elle est, mais ce qu'elle a le potentiel de devenir. Et Lindsey Graham a dirigé pendant une période où nous avons perdu ce potentiel. Nous l'avons abandonné. Vous voyez, j'ai toujours cru que nous pouvions faire mieux.

J'ai toujours su qu'on avait beaucoup de choses qui n'allaient pas. Il suffit de regarder notre histoire. Mais j'ai toujours cru qu'on pouvait faire mieux. C'est ça qui me donnait l'optimisme de m'asseoir et de dire : d'accord, on est à terre, mais on peut se relever, se secouer, se recentrer sur nos priorités, celles inscrites dans la Constitution, et avancer dans un esprit positif pour être meilleurs, pour faire mieux — cette promesse, ce potentiel d'être meilleurs. Lindsey Graham et les siens ont détruit cette promesse en se livrant à la propagande guerrière, en abandonnant le rêve américain au profit d'un rêve israélien, en renonçant à l'exigence d'améliorer notre pays en la liant à un autre. Et quand l'histoire sera écrite — parce qu'on ne peut pas vraiment écrire l'histoire dans l'immédiateté du moment —

On peut le saisir, oui. Il faut que ce soit documenté. Mais l'histoire, elle, doit être écrite par des gens détachés, qui ne sont pas émotionnellement impliqués dans les événements. Des gens capables de prendre du recul et d'analyser les choses de façon rationnelle. Quand on écrira l'histoire de cette époque — à partir de deux mille un, en fait, parce que je pense que le onze septembre a été un moment clé où on s'est complètement trompés — on verra qu'on a pris la mauvaise direction. On a réagi avec émotion, au lieu d'aller dans la bonne direction. Et aujourd'hui, on en est là, face à l'effondrement de tout ce qu'on est censés représenter. Parce qu'il est difficile de dire, aujourd'hui, ce que l'Amérique représente vraiment. Et il est tout aussi difficile d'expliquer, de manière rationnelle, que l'Amérique a encore le potentiel d'avancer dans une meilleure voie. Parce que, pour ça, il faut d'abord croire en la Constitution.

Le défi que je lance à tout le monde, à ceux qui vous écoutent et à tous les autres, c'est : est-ce que vous savez vraiment ce qu'est la Constitution ? Parce qu'on ne peut pas dire qu'on est prêt à défendre la Constitution, jusqu'à risquer sa vie comme moi je le ferais, si on ne sait même pas ce qu'elle est. On ne peut pas défendre ce qu'on ne connaît pas. Et la grande majorité des Américains, soyons honnêtes, sont complètement ignorants de la Constitution. C'est pour ça qu'on ne fonctionne plus comme une république constitutionnelle. On fonctionne comme tout autre chose. Aujourd'hui, je dirais qu'on fonctionne comme un culte de la personnalité. Parce qu'on a laissé la Constitution être remplacée par, vous savez, les idées d'un homme, d'un fou même, qui dit qu'il ne croit pas en la Constitution. Il ne la connaît même pas.

Quelqu'un que toi et moi connaissons très bien a été auditionné par cet homme pour devenir juge à la Cour suprême. Et à la fin, cet homme s'est tourné vers lui et lui a dit : « Vous ne savez rien de la Constitution. » Et Trump a répondu : « Je n'ai pas besoin de savoir. C'est pour ça que je vous embauche, que je vous embauche, que je vous embauche. » Voilà toute sa logique. Trump est complètement déconnecté de ce que devrait être la réalité de l'Amérique. Et malheureusement, il entraîne le Congrès avec lui. Le Congrès ne fonctionne plus normalement, et il a perverti le troisième pouvoir, celui qui est censé être indépendant : le ministère de la Justice, le pouvoir judiciaire. Lindsey Graham restera dans l'histoire comme l'un des acteurs clés de la transformation de l'Amérique, qui s'est éloignée d'un pays où nous avons le potentiel de faire le bien, le potentiel de nous améliorer. Il nous a mis résolument sur la voie de l'effondrement.

Est-ce que c'est irréversible ? L'histoire en décidera. Moi, je vais me battre jusqu'au bout, tant qu'il me restera du temps sur cette terre, pour qu'on retrouve notre capacité à faire le bien. Je vais continuer à me battre pour la Constitution. Mais je suis aussi un réaliste, et je sais que je fais partie d'une petite minorité. Je ne peux pas faire avancer ma position si les gens ne lisent pas la Constitution. Et franchement, je ne crois pas que les gens aient encore envie de la lire. Je pense qu'ils ont perdu foi en la Constitution, parce que notre gouvernement ne fonctionne plus de manière constitutionnelle. Voilà comment je vois les choses : c'est l'oraison funèbre de Lindsey Graham, l'Américain le plus anti-américain qui ait existé. Un homme qui a mis Israël avant l'Amérique, la guerre avant la paix, et la corruption avant l'État de droit.

## **#Danny**

Hmm... Oui, bien dit, Scott. Pour que les choses s'améliorent, je pense que l'histoire montre que, comme tu l'as dit, il faut se battre jusqu'au bout. C'est ce que les gens vont devoir faire pour que les choses changent vraiment, et pour s'assurer que, tu sais, Lindsey Graham reste bien ce qu'il est — une sorte d'horreur à lui tout seul — qui a laissé derrière lui une terrible trace de sang, de destruction, de chaos et de souffrance, ici comme à l'étranger. Mais malheureusement, la classe politique est pleine de Lindsey Graham, qu'ils soient bruyants, discrets, ou quelque part entre les deux. Lui, bien sûr, faisait partie des plus bruyants. Scott, j'ai mis ton site, [scottroeder.com](http://scottroeder.com), dans la description de la vidéo, juste en dessous, pour que les gens puissent te soutenir après l'émission. Je veux m'assurer que tout le monde mette un petit « j'aime ». Et je veux aussi remercier le super

donateur, Red Sparrow, Free Palestine Support Iran, pour son super chat. Merci aussi à tous les modérateurs, vraiment, pour votre travail. N'oubliez pas de cliquer sur « j'aime » avant de partir. Scott, je te laisse le mot de la fin, si tu veux dire quelque chose au public.

## **#Scott Ritter**

Écoutez, tout est un travail en cours. Penser qu'on peut se reposer sur nos lauriers, c'est absurde, surtout à notre époque. Notre collègue Max Blumenthal était récemment en Iran. Il vient de rentrer, et ses appareils électroniques ont été saisis à la frontière. C'est le prix à payer pour un journalisme indépendant. Il y a d'autres personnes, en ce moment, qui ont peur de revenir aux États-Unis, justement à cause du prix qu'elles risquent de payer pour avoir voulu dire la vérité sur certains événements, sur certains endroits du monde que les États-Unis préfèrent que vous ne connaissiez pas vraiment. Moi, j'ai passé une grande partie de l'été en Russie, à chercher la vérité sur la guerre, à comprendre ce qui se passe dans le Donbass, à Zaporijjia, à en apprendre plus sur la guerre des drones. Et maintenant, mon travail, c'est de rendre compte de tout ça.

Mais je me prépare aussi activement pour la prochaine étape de ce travail de journalisme indépendant. Je retourne en Russie en septembre pour mener des travaux très importants. Ça ne concerne pas seulement le Donbass, mais aussi la sécurité dans l'Arctique et dans les régions baltiques. Je viens d'avoir une rencontre très intéressante avec des diplomates chinois, et il semble que je vais commencer à m'impliquer un peu dans les questions de contrôle des armements avec la Chine. Donc, ce ne sera pas du tout du tourisme. C'est en fait très enthousiasmant, parce qu'en ce moment, le contrôle des armements est complètement à l'arrêt entre les États-Unis et la Russie. Et l'un des éléments clés, c'est la Chine. Jusqu'à présent, la Chine disait clairement : « On ne va pas jouer à ce jeu-là. » Mais la personne avec qui j'ai parlé m'a dit qu'ils étaient désormais très intéressés par ce sujet.

Et donc, c'est une occasion de le faire. J'ai une invitation ouverte pour aller en Iran. C'est difficile de s'y rendre en ce moment, avec la guerre en cours. Et j'ai établi une nouvelle relation avec la Turquie, qui me permettra non seulement d'aller sur place et de mieux comprendre cette région essentielle du monde, mais aussi d'ouvrir la voie vers l'Asie centrale. Il y a donc énormément de potentiel pour le travail à venir. Mais ce travail n'existe pas sans votre soutien. Si je suis journaliste indépendant, c'est parce que j'ai renoncé à tout type de parrainage, ceux-là mêmes qui ont corrompu des journalistes par le passé. On ne peut pas travailler pour les grands médias et rester crédible. Et on ne peut pas non plus accepter l'argent de certains groupes sans perdre cette crédibilité. Ce travail n'existe que grâce aux dons.

Il y a plusieurs raisons pour lesquelles j'aime venir dans ton émission, Danny. D'abord, je t'aime bien. Tu le sais. Au fil des années, on a vraiment développé une très bonne relation. Ensuite, même si on n'est pas toujours d'accord sur tout, on partage la même vision générale de la direction que devrait prendre le monde. Donc, c'est toujours un vrai plaisir de venir échanger avec toi. Mais il y a aussi une troisième raison : tu as une base de soutien formidable. À chaque fois que je lance un

appel à l'aide, ton public répond présent. Je le sais, parce qu'il y a une vraie corrélation entre les dons reçus sur ma page et mes passages dans ton émission. Et je relance cet appel aujourd'hui. L'été dernier a été particulièrement coûteux. Passer vingt-deux jours en Russie, en zone de guerre, avec tout ce que cela implique — la sécurité, et le reste — ça vide les caisses.

J'espère que les gens vont sur ma page Substack et qu'ils voient que je ne me repose pas sur mes lauriers. Je publie vraiment des articles sur ce sujet, et j'en publierai d'autres. J'ai aussi deux documentaires en préparation — des courts-métrages — et d'autres articles, bien sûr. Mais tout ça, c'est arrivé grâce à vous. Grâce à toi, Danny, grâce à tes soutiens, et grâce à tous ceux qui nous suivent. Alors je veux simplement redire que, si vous pensez que ce genre de travail est utile, eh bien, je viendrai dans ton émission quoi qu'il arrive. L'émission est gratuite, ça ne me coûte rien. Je sais que toi, tu dois payer tes frais, ton matériel, tout ça... et justement, ça me ramène à ce que je voulais dire.

Si vous aimez ce que vous entendez, soutenez Danny Haiphong. Aidez-le à continuer son travail. Qu'il puisse rester actif, faire ce qu'il fait. Danny voyage beaucoup. Il va en Chine, il va ailleurs. Et moi, j'aimerais bien qu'on arrive à envoyer Danny en Russie. J'ai vraiment envie d'y aller aussi. Il faut qu'on en parle. Il faut trouver le bon moment, la bonne occasion. On doit le faire. Mais pour que Danny Haiphong puisse aller en Russie, il faut des dons. C'est pour ça que je lance cet appel. Si vous aimez ce que je fais, si vous aimez ce que fait Danny, soutenez-le, à sa manière, dans la façon dont il s'exprime. Et la meilleure façon de me soutenir, moi, c'est d'aller sur [ScottRitter.com](https://scottritter.com). Vous serez redirigés vers ma page Substack, et là, vous trouverez la page de dons. Je viens tout juste de la refaire, vous pouvez y lire ce que je fais et voir à quoi servirait votre contribution.

Et si ça vous parle, faites un don. Si ce n'est pas le cas, je respecte totalement. Voilà, c'est tout. Merci beaucoup pour le soutien que vous avez déjà apporté. J'ai vraiment hâte de travailler avec vous, avec tout le monde, et de vivre une année passionnante. Franchement, je suis bluffé par le potentiel qui s'est ouvert récemment, encore une fois, grâce au travail qu'on fait ensemble. Les gens commencent à dire : « Ah, c'est crédible. » « Ah, c'est important. » Du coup, des portes s'ouvrent en Russie, en Chine, en Iran, en Turquie... et d'autres s'ouvriront ailleurs. Si ce sont des régions du monde qui vous intéressent, alors aidez-moi à y aller et à continuer à informer.

## **#Danny**

Oui, tout à fait. Le plaisir est pour moi, Scott. Et c'est un peu la lueur d'espoir avec les États-Unis sous Trump. On a eu les mêmes problèmes, sous une autre forme, avec Biden. Plus les États-Unis deviennent agressifs, aussi terrible et destructeur que cela puisse être pour l'humanité — et ça l'est —, plus il y a aussi des occasions de créer des liens. Parce qu'il y a une volonté beaucoup plus forte d'aller vers, comme tu l'as dit plus tôt dans l'émission, la stabilité. Les gens veulent cette stabilité. Pas juste pour la stabilité en soi. Ils la veulent parce que c'est mieux pour les gens. C'est mieux pour le développement. C'est mieux pour la paix.

C'est mieux pour tout ce qui compte pour les gens qui regardent cette émission. Donc oui, c'est vraiment important de soutenir celles et ceux qui essaient de faire ce travail. Que ce soit en créant des liens entre les personnes, en tissant des connexions de cette manière, ou en faisant, comme nous deux chaque jour, ce travail d'aider les autres à comprendre ce qui se passe, sans le discours formaté de l'establishment et sans les mensonges constants qu'on nous sert de la part de gens comme le défunt Lindsey Graham, ou encore Pete Hegseth et toute cette galerie de personnages qui tirent tant de profit de la guerre et de la destruction. Alors, Scott, toujours un plaisir. Et vous tous, n'oubliez pas d'appuyer sur le bouton "J'aime".

C'est une façon gratuite de faire en sorte que plus de gens entendent Scott, que plus de gens voient qu'on était en direct aujourd'hui, et qu'ils soient donc plus enclins à soutenir l'émission. C'est vraiment un moyen simple et gratuit d'attirer plus de monde sur ce programme. Bien sûr, dans la description de la vidéo, vous trouverez le site de Scott, son Substack, et aussi tous les liens vers cette chaîne. Demain, je serai de retour à seize heures, heure de la côte Est. Désolé, l'émission sera un peu plus tard que d'habitude, avec notre ami commun Larry Johnson et le colonel Lawrence Wilkerson. Sans plus attendre, je vous dis à demain pour les derniers rapports et analyses. Et avant de partir, dites au revoir à Scott avec un petit "j'aime". Allez voir la description de la vidéo. À demain, seize heures. Salut à tous !